

"Un été brûlant" : Philippe Garrel, l'irréductible



Cela fait bientôt un demi-siècle que Philippe Garrel, qui a tourné son premier court métrage, *Les Enfants désaccordés*, en 1964, fait du cinéma. Cela fait aussi longtemps que son oeuvre divise, très profondément, ses spectateurs. Rien ne semble devoir réconcilier ceux qu'horripile la veine intimiste et opaque d'un réalisateur qui passe pour le paragon du cinéma d'auteur à la française et ceux qui s'attachent passionnément à la sincérité et à l'émotion de cette oeuvre ouvrant non sans risque ni beauté sur les abîmes personnels de son créateur.

Enfant désaccordé de sa génération et cinéaste de la perte, Philippe Garrel l'a toujours été, sondant sans relâche le fossé séparant les pères et les fils, les amants et les amantes, les idéaux et leur concrétisation, et jusqu'à la fracture intime qui fait de chaque être un étranger pour lui-même.

Si certains films du cinéaste parviennent dans le meilleur des cas à instaurer une sorte de paix armée (le lyrisme envoûtant du *Vent de la nuit* (1999) avec le soutien de Catherine Deneuve, l'évocation inspirée de Mai 68 dans *Les Amants réguliers* (2005)...), d'autres consolident immanquablement les lignes de front. *Un été brûlant* fait partie de cette seconde catégorie, comme on a pu rapidement s'en rendre compte à la Mostra de Venise, où le film a été présenté en compétition au début du mois de septembre et pour le moins désorienté le public.

Le malentendu réside probablement entre ce que le film semble promettre à ses spectateurs et ce qu'il est réellement. Ici, la présence inattendue de Monica Bellucci, pulpeuse beauté venue d'une autre planète cinématographique, l'histoire d'un tournage à Cinecittà et d'une peinture de la passion amoureuse à Rome, pour ne rien dire du titre du film, font espérer dans la lignée d'un Rossellini ou d'un Fellini un film incandescent et romantique. En vérité, cette attente sera déçue.

L'affaire est plus fantomatique que cela, presque conceptuelle. Elle réunit deux couples. Frédéric (Louis Garrel), un jeune peintre, vit avec sa compagne Angèle (Monica Bellucci), une actrice de cinéma, à Rome. Le hasard lui fait croiser le chemin d'un ami proche dont il s'était un peu éloigné, Paul (Jérôme Robart), qu'il invite à passer quelques jours chez lui, en compagnie de sa propre compagne, Elisabeth (Céline Sallette).

L'histoire des deux couples se déroule comme dans un miroir inversé. Frédéric et Angèle, coupés du monde dans leur luxueux appartement romain, vivent pour leur art, dans une sorte de quête absolue de la beauté, tandis que leur couple, fragilisé, se désagrège. Paul et Elisabeth, tous deux figurants de cinéma, tâtonnent quant à eux dans leur carrière

professionnelle, et ne font pas l'économie du rapport au réel. Leur rapport au monde, tant amoureux que politique, est déterminé par l'idée qu'on peut lutter et changer les choses.

Cette histoire si simple qu'elle en paraît un peu appliquée, presque théorique, doit son envergure au rapport qu'elle instaure avec ce qui la transcende, sa narration lui assignant d'emblée la mort et le mystère pour origines. Elle nous est en effet racontée en voix off par Paul, alors que deux plans saisissants nous ont révélé, au début du film, la cause et les circonstances de la mort de Frédéric. Plan troublant de Monica Bellucci en odalisque nue, qui pointe en silence le doigt vers l'objectif de la caméra, désignant notre regard comme le miroir de sa fatale énigme. Puis raccord sur son jeune amant désespéré qui se crashe en voiture contre un arbre.

A l'autre bout du film, dans la chambre d'hôpital, où agonise le jeune homme, autre apparition fulgurante, celle du fantôme du grand-père, résistant antinazi, qui vient administrer à son petit-fils une bienveillante leçon de morale et de survie.

La séquence est d'autant plus bouleversante que l'acteur qui interprète ce mort vivant est Maurice Garrel, père de Philippe et grand-père de Louis, qui entre le moment du tournage et celui de la sortie du film a bel et bien rejoint l'outre-monde. Cette perpétuelle circulation entre les morts et les vivants, ce trafic de matières intime et fictionnelle, reconduit tout ce que l'on admire dans le cinéma presque primitif de Garrel, qui oppose stoïquement son art des fantômes au fantôme de l'art.

Jacques Mandelbaum

Article paru dans l'édition du 28.09.11